

livrée aux caprices des flots et des souffles populaires. On annonce la fin des dogmes religieux, et on ose parler de dogmes politiques ! On a appris au peuple à insulter ses prêtres, et l'on exige de lui qu'il respecte ses maîtres ! Dieu et la croix sont bannis de l'école, l'enfant grandit dans la haine de la religion, et vit dans un atmosphère saturé de tous les vices ; on enlève aux foules l'espérance aux promesses de l'autre monde, et on veut leur interdire de chercher les satisfactions et les biens de celui-ci au moyen de l'émeute, la spoliation et l'anarchie ! La science moderne s'est mise au service des sens et des jouissances sensuelles. Les intérêts matériels dominent despotiquement et absorbent toute la pensée de l'homme. La vie extérieure devenant de plus en plus envahissante, quoi de surprenant si la vie intérieure et spirituelle se rétrécit, si le sens religieux s'éteint et si le cœur s'engourdit.

Quand les individus n'ont plus de dogmes qui les réunissent, que les lois morales ne leur inspirent plus le zèle du bien et l'immolation au devoir, les catastrophes et les bouleversements ne se font pas attendre. Alors les sociétés se désagrègent et se disloquent, les trônes s'ébranlent et croulent, les souverains pâlisent et tremblent, les empires disparaissent. C'est une loi qui ne souffre pas d'exceptions. Les deux derniers siècles nous en offrent un exemple classique. Jamais la répression n'a été plus énergique que depuis quelques années, la police plus active les perquisitions mieux organisées, et cependant, jamais les trônes n'ont été moins solides. Danger partout pour le depositaire du pouvoir. On a beau parler de république, de démocratie, de liberté, le peuple reconnaît toujours la même chose sous des noms différents, c'est-à-dire, un maître et des sujets, et le péril n'en est pas moins grand, ni le mal moins universel.

Pour relever les sociétés de cette défaillance et rétablir l'harmonie naturelle entre les souverains et les subordonnés, il faut recourir au remède nécessaire et efficace. Déjà l'anarchie règne sur les ruines de toutes les lois divines et humaines, eh ! bien, supprimons l'anarchie, par l'application des moyens que l'Eglise catholique ne cesse de suggérer par la bouche de son pontife suprême. Depuis vingt ans que l'immortel Léon XIII et les journaux franchement chrétiens s'efforcent de faire comprendre l'importance de christianiser le peuple.

C'est vrai ; il faut christianiser le peuple, mais en commençant par ceux qui ont mission de le diriger dans l'ordre temporel.

Le mal part de la tête du corps social. Presque tous les gouvernements sont hostiles à l'enseignement du christianisme, qui pourtant est le seul capable de donner la vraie lumière à l'intelligence puisque lui seul possède les vérités immuables et éternelles. Ou sont les souverains qui protègent l'Eglise ? Tous ont prêché l'exemple de la révolte contre celle-ci : les uns par une prétendue neutralité qui consiste dans l'art de persécuter avec une hypocrisie digne de leur cause, d'autres enfin n'ont pas dédaigné l'usage de la violence. En résumé, dans la pratique de la vie, négation de Dieu, de sa Providence et de son culte, voilà le crime de ceux qui détiennent le pouvoir. Le rationalisme le plus raffiné et le plus orgueilleux est la caractéristique de nos princes modernes.

Après avoir relégué dans le néant le Dieu qui fonde les empires, qui les maintient, après avoir fait entendre aux individus que ce Dieu n'a aucune part à prendre dans l'administration des royaumes, qu'il n'est pas le véritable et unique monarque, ils viennent eux-mêmes, en leur propre nom, sans mission, par conséquent sans pouvoir. C'est pourquoi ils tombent.

Dans leur aveuglement ils ne voient pas la conséquence de leurs négations. Mais le peuple, avec son gros bon sens, avec sa logique inexorable, a été droit au but ; sans ambages, sans subterfuge, il a tiré la conclusion. En effet, si le pouvoir ne vient pas de Dieu, si celui qui gouverne se conduit comme s'il ne devait jamais rendre un compte rigoureux de l'usage qu'il aura fait de son autorité, les souverains n'ont plus leur raison d'être. C'est ce que les peuples comprennent aujourd'hui ; c'est ce qui explique l'anarchisme et malheureusement le rend si logique. Que les gouvernements commencent par admettre qu'il ont un maître suprême, équitable ; qu'ils s'humilient devant ce maître et qu'ils donnent les premiers l'exemple de la soumission, et la solution du problème anarchique se simplifiera. Les différents membres de la société ne verront plus dans leurs chefs, la volonté d'un usurpateur tyrannique, abandonné aux caprices, aux préjugés, aux appétits et aux passions. Au contraire, ils reconnaîtront, en sa personne, un supérieur légitime, ayant une mis-

sion, et représentant le Roi des rois. Dans ces conditions l'obéissance deviendra facile, parce, qu'elle sera une vertu ; elle deviendra naturelle, parce qu'elle sera chrétienne. Les haines cesseront, les trônes retrouveront leur ancienne solidité, et la société existera telle que Dieu la veut et telle qu'elle doit être

JOAS

## CHRONIQUE ECOLENIERE

Jeudi, 12 Septembre, premier jeudi de l'année, nous avons un beau grand congé, grâce à la température exquise qu'il fait depuis quelques temps, laquelle fait bien notre affaire, mais malheureusement menace de devenir fatale à notre région. Il y eut promenade et pique-niques divers. Le plus digne de mention a été, sans contredit, celui des élèves des trois dernières classes. Nous avons résolu d'aller passer la journée sur le Cap Ste Anne. Mais, hélas ! le "Marie-Louise" fit défaut—faut croire que lui aussi souffre de la sécheresse—et il nous fallut diriger nos pas ailleurs. Mais où aller ? D'aucuns parmi nous nous assuraient qu'il y avait, pas très loin de la manufacture de pulpe un petit bois "de chênes verts" d'un assez joli aspect. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le petit bois "de chênes verts." On ne nous avait pas trompé. Quel beau petit bois ! il n'y avait là, pourtant, rien d'extraordinaire : des feuilles, de l'ombre, un peu de soleil, des chants d'oiseaux, etc. C'est là je pense, le cas de tous les bois et de toutes les forêts de l'univers, mais, puisque je suis en voie de confiance, nous nous trouvons charmant tout endroit où il y a de la verdure, de l'ombre, de la mousse.

La journée fut donc on ne peut plus joyeuse. M. le Procureur nous avait *bourrés* de provisions et de friandises ; va sans dire que les crêpes traditionnelles ne manquaient pas, et quelqu'un qui en eût vu les mouceaux, ne se fût jamais douté que nous étions là à peine une quinzaine. L'après-midi se passa, à la manière des écoliers, à faire du chant et de la musique.—De la musique ! ah, oui ! vous aviez un violon ?—Mais non, un piano.—Un piano, dans le bois, voilà qui est un peu fort !—C'est pourtant vrai, monsieur, mais, vous ne saurez jamais comment nous nous sommes pris pour avoir là cet instrument. Nous avions peut-être une baguette de fée....

\*.\*

Dimanche eut lieu, à la salle de mu-